

L'écologie c'est la planète et la planète c'est nous

« 1969, c'est le pendant de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, c'est Apollo, le pied sur la Lune et, surtout, ce sont les photos de la Terre vue de l'espace. Pour la première fois on voit la Terre puisqu'on s'en est écarté. Nous sommes sur un vaisseau spatial. De mon point de vue, l'écologie est née ce jour-là. Le second déclencheur c'est le jour où Georges Pompidou a expliqué qu'il fallait adapter Paris à l'automobile. C'est l'idée que le pouvoir politique allait me contraindre à disparaître de la voie publique si je puis dire, qui m'a révolté et poussé à m'engager. »

par Brice LALONDE, Ancien président de Génération écologie, ancien ministre de l'Environnement, président de la table ronde de l'OCDE sur le Développement durable

Le numéro concerne les années 1960 et le début des années 1970. Quel était votre parcours à cette époque-là, l'articulation entre Les amis de la terre et votre action à ce moment-là ?

Brice Lalonde : Je suis un « soixante-huitard ». 1968 est un grand mouvement qui nous dépasse et que je ne comprends pas très bien. Mais j'étais alors un syndicaliste et je pense que l'essence de notre engagement c'était le sentiment de pouvoir être utile et la volonté de participer au monde. Et évidemment, après 1968, on est comme les grognards de Napoléon, on ne sait plus quoi faire, on est disponible pour de nouvelles aventures, on ne sait pas très bien lesquelles et on n'a pas envie de s'inscrire dans un de ces groupuscules qui fleurissaient à l'époque. Arrive alors 1969, date miraculeuse dans l'histoire de l'humanité. Pour moi, 1969, c'est le pendant de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Je ne suis pas contemporain mais je suppose qu'il a ouvert le monde en disant « *Vous pouvez y aller, vous pouvez vous servir, c'est grand, il y a de la place...* ». 1969 c'est donc Apollo, le pied sur la Lune et, surtout, ce sont les photos de la Terre vue de l'espace. Et à ce moment-là, tout d'un coup, la Terre rétrécit considérablement, puisqu'on en fait le tour en une heure et demie. Pour la première fois on voit la Terre puisqu'on s'en est écarté. Après les temps modernes ouverts par Christophe Colomb c'est donc une nouvelle ère qui commence. Les koda-chromes de la Terre vont faire le tour du monde, nous sommes sur un vaisseau spatial, on voit les ressources, on voit les défrichements, on voit les marées noires, etc. De mon point de vue, l'écologie est née ce jour-là. Evidemment, il y a bien sûr un faisceau de déterminants, comme toujours, mais à un moment donné, moi comme beaucoup d'autres, avons été soulevés par une « urgence écologique » qui nous est apparue, pour simplifier, absolument planétaire. Pour moi c'est surtout la découverte de l'écologie américaine qui a joué, parce que c'est là qu'elle est née, à l'Ouest des Rocheuses, dans le coin du monde le plus avancé à la fois du point de vue de l'économie et de la

technologie (Silicon Valley) et aussi de la liberté des mœurs (San Francisco). Cela s'appelait « Ecotopia », je me souviens. A cette époque il s'agissait d'abord d'une démarche un peu intellectuelle, abstraite. Mais c'est devenu très concret le jour où Georges Pompidou a expliqué qu'il fallait adapter Paris à l'automobile. Cela a été mon second déclencheur. Je suis un cycliste, je l'ai toujours été. J'étais jeune à l'époque, je prenais toujours ma bicyclette (comme un cheval). C'était un engagement physique, c'était la joie de sentir l'air couler autour de soi. On ne s'imagine pas quand on n'en fait pas. C'est unique, c'est une liberté, c'est le plaisir de la vie. Et, tout d'un coup Georges Pompidou nous dit « Il faut adapter Paris à l'automobile » et décide de faire la voie expresse rive gauche. Je me suis senti physiquement brimé, vraiment, attaqué par ce projet, et notamment par le fait que ces voies étaient interdites aux bicyclettes. L'idée que le pouvoir politique allait me contraindre à disparaître de la voie publique si je puis dire, m'a révolté et poussé à m'engager. Mais je me suis engagé comme un soixante-huitard au service de l'écologie plus que comme un écologiste. Je me suis dit à peu près : « Ils sont très gentils les écologistes mais ils sont incapables d'organiser une manifestation ». J'avais une idée, comme les 7 Samourais... je les ai secoués et ils m'ont bombardé président au bout de trois mois.

C'était Alain Hervé (1) qui était le fondateur des Amis de la terre à ce moment-là ?

Oui, il est toujours par là. Il habite dans le midi, il a créé une association qui s'appelle « Fous de palmiers ». Et votre thèse c'est que c'est « l'optimisme technologique » qui est à l'origine de l'intérêt pour les questions d'environnement ?

Oui, quand on regarde ce qui se passe dans les années 1960, les associations de protection de la nature qui existaient...

Il y a eu la bataille de la Vanoise en 1969.

On voit malgré tout qu'il y a peu de relais dans l'opinion publique, que l'opinion ne semble pas se mobiliser sur les questions d'environnement en 1970. Par contre, dans la mouvance de la prospective, il y a eu des gens comme Serge Antoine qui pressentaient ce qui était en germe. Vous n'aviez pas de contacts avec Christian Garnier (2) ? Il avait fondé un centre de socio-écologie.

Oui je le connais. En 1972, tous ces courants se sont rassemblés. Il y avait le courant des naturalistes, celui des hygiénistes, dont les partisans de l'agriculture biologique. Il y avait des jeunes issus de 1968, qui ne se reconnaissaient pas dans les groupuscules gauchistes. Ils lisaient les éditoriaux de Fournier dans *Hara Kiri* et *Charlie Hebdo*.

Stockholm, dans l'histoire du mouvement, c'est la constitution de tous les ministères de l'Environnement de tous les pays du monde, c'est l'écologie domestique, les lois nationales, tandis que Rio, en 1992, c'est la planète, le climat, la biodiversité... A Rio, ce qui est intéressant, c'est qu'il n'y a plus d'ennemis, l'Union soviétique s'est écroulée, le monde s'est réuni autour de l'écologie.

Stockholm, c'est en effet le premier coup de gong pour la constitution d'un secteur à part de l'environnement ?

Oui, le slogan de Stockholm c'est une seule Terre.

Quand vous arrivez aux Amis de la terre, vous savez ce qu'est une manifestation, il y a le Paris sans voiture.

Oui, je rencontre un militant – aujourd'hui il est consultant il aide les gens à s'organiser, à ne pas perdre de temps. Il me dit « on va faire une promenade en bicyclette... ». J'ai dessiné le tract (j'étais dessinateur, c'était mon métier). On l'a trouvé bien, on l'a publié, et au lieu d'une promenade à 20 personnes, on en a rassemblé 10 000. Et quelques mois plus tard, avec Jean Yanne, on a gagné la bataille contre les voies express. Contre Chirac qui voulait faire la radiale Vercingétorix et la voie express... Heureusement, il y avait les « gaulogistes » pour résister à Jules Chirac. Bref, nous utilisons l'humour. Un certain nombre de groupes épars se sont alors rassemblés et se sont reconnus dans cette cause. C'est un peu plus tard, en 1972, que Philippe Viannay à l'époque directeur des Glénans et au *Nouvel Observateur*, a autorisé et supervisé la création du *Sauvage* après le débat sur « la dernière chance de la Terre ». Ce débat public fut un événement intellectuel à l'époque, Valéry Giscard d'Estaing y participa. Le soir j'organisais des réunions, je téléphonais à mes copains de Greenpeace à Vancouver. Il y eut aussi Michel Bosquet, personnalité importante, très ouverte et encore Ivan Illich, Jean-Pierre Dupuy (3), Serge Moscovici... A l'époque c'était les technologies douces, l'utopie non violente, douce et réconciliée, c'était l'autonomie le maître mot. C'était « moi je prends l'avion pour dire faites du vélo ».

C'était une époque d'effervescence et de bouillonnement intellectuel.

C'était plus un monde d'intellectuels que de politiques

Tous ces gens appartenaient à la gauche non marxiste, ils prenaient leur revanche en quelque sorte : l'écologie était pour le coup en dehors de l'orbite marxiste et ce n'est que plus tard que les gauchistes l'ont investie via le militantisme, les manœuvres d'appareils, la création de partis.

Et les relais syndicaux ? d'un monde à un autre ?

Il y eut d'abord des relations diplomatiques, plus tard, une réelle complicité avec la CFDT, et notamment avec Bernard Laponche sur l'énergie, etc. Au départ c'étaient deux mondes complètement différents. Finalement, il était plus facile de contester les essais nucléaires avec Servan Schreiber. C'est là que je me suis dit que les catégories politiques ne tenaient pas le choc.

Et Fessenheim, ça arrive quand la manifestation anti-nucléaire ?

Au début, la première année, c'était un groupe de 30 personnes. Et un groupe d'Alsaciens assez indépendants, avec Solange Fernex, au sud de Mulhouse, un militant qui s'appelait Jenn, qui a été un des premiers candidats, Antoine Waechter... Ce n'était pas le grand amour ; moi, j'étais un urbain sans foi ni loi, eux étaient plus austères. L'écologie des villes et l'écologie des champs, ça ne faisait pas très bon ménage. C'est un professeur de Lyon, Philippe Lebreton, qui a fait le lien. Il a eu une grande influence. Il nous a appris l'écologie naturaliste. Les principes de l'écologie.

Vous aviez des icônes au début, j'ai l'impression qu'il y avait des chevaux de bataille... Je pense aux vélos, à Fessenheim...

On a hésité entre les voitures et le nucléaire. Le nucléaire s'est imposé parce que c'était tout simple. Il y a une unité d'action comme au théâtre.

Aujourd'hui, une partie des écologistes se sont radicalisés et ils sont prisonniers de choix idéologiques, alors que nos positions étaient plus pragmatiques. Nous nous disions : choisissons ce qui marchera le mieux. Tout de même le nucléaire n'était pas sans nous inquiéter, on ne savait pas très bien, on avait peur, on a beaucoup travaillé. Il y avait un côté acculturation scientifique, les militants étudiaient le soir dans des petits livres et allaient restituer cela dans des cours, des discussions, dans des maisons de la culture pour répondre à « ça marche comment le nucléaire, le cycle du combustible ?, etc. ». C'était un effort pour s'approprier la technique, pour comprendre, pour dire non ou oui, pour être les anti-techniciens. Et finalement on ne s'entendait bien qu'avec les ingénieurs avec qui on pouvait discuter parce qu'on savait à peu près de quoi on parlait, parce qu'on

partageait un savoir technique malheureusement complètement étranger au monde politique... Je me souviens de la surprise de Roger Fauroux découvrant la question des déchets quand nous étions tous deux au gouvernement, il y a 15 ans ou 20 ans, ça m'a stupéfait.

Les relations entre les hommes politiques et les ingénieurs : c'était plutôt avec les ingénieurs, plutôt la branche administrative ?

Nous avions des petites formules que nous avions polies au fil des discussions. A l'époque il y avait 4 partis politiques : le PS, le PC, le parti de Giscard, le parti gaulliste. Nous menions des discussions sur le nucléaire avec ces 4 partis. Chaque fois les élus s'effaçaient devant le spécialiste de leur parti et les 4 spécialistes étaient tous d'EdF. C'est ce qu'on appelait le parti unique. *Grosso modo* nous n'avions pas réellement théorisé notre action, mais nous avons suivi Alain Touraine

et axé notre combat, sur la dénonciation de la technocratie, c'est-à-dire les spécialistes qui au nom de la technique décident à la place des politiques. Plus tard nous avons théorisé notre combat sur le registre : « Les techniciens créent de la nature, de la nature artificielle, parce qu'il n'y a pas de solution de continuité entre ce qui est technologique et naturel, c'est la même chose, c'est la suite de l'évolution. Est-ce qu'on peut démocratiser les choix techniques, est-ce qu'on peut choisir la nature dans laquelle on va vivre s'il vous plaît ? ». C'était cela l'idée de base, parce qu'il fallait bien qu'on trouve une théorie, ne serait-ce que pour répondre au catéchisme marxiste des gauchistes qui nous reprochaient de faire diversion à la lutte des classes. La Crirad (Commission de recherche et d'information indépen-

dantes sur la radioactivité) est arrivée plus tard, après Tchernobyl. L'Apri (Association pour la protection contre les rayonnements ionisants) de Jean Pignero contre le professeur Pellerin, directeur du SCPRI (Service central de protection contre les rayonnements ionisants). Aux Etats-Unis, il y

avait le *Technology Assessment* En 1976, votre serviteur et un avocat qui s'appelle Francis Caballero, de retour d'un stage chez Nader aux Etats-Unis avec des tas d'idées sur la *class-action*, etc., et une parfaite connaissance du *NEPA* (*National Environment Policy Act*) avons entrepris le siège de Nungesser, rapporteur de la loi sur la nature au Parlement, et c'est nous qui avons insisté sur l'article 2. Et il a tenu bon contre le gouvernement pour que ce soit suspensif (4). C'est là que j'ai découvert la mécanique parlementaire. A l'époque, la neutralité politique de l'écologie nous a servis. Ce fut également le cas en Pologne quand *Solidarnosc* était interdit, par exem-



© Coll. KHARBINE-TAPABOR

A l'époque c'était les technologies douces, l'utopie non violente, douce et réconciliée, c'était l'autonomie le maître mot. C'était « moi je prends l'avion pour dire faites du vélo ». C'était une époque d'effervescence et de bouillonnement intellectuel.

ple. C'est aussi le cas en Chine...

Juste avant que Dumont se présente, c'est Chaban-Delmas qui était candidat et qui défendait son bilan en disant « J'ai créé le ministère de l'Environnement ».

Vous connaissez Philippe Saint-Marc (5) ?

Oui, dans sa charte de la nature il rassemblait toutes les personnes amoureuses des maisons paysannes, des pierres, des sites historiques, des rues de Paris, des choses que nous ne connaissions pas bien, des gens comme Pierre De Lagarde (6), des Architectes des bâtiments de France (ABF) qui nous ont rejoints lors des campagnes qu'on organisait avant les élections. Ces personnes n'étaient pas les der-

nières à militer. C'est Saint-Marc qui en était le patron, il avait écrit un texte contre l'automobile où il comparait la peur de voyager au Moyen-Âge avec la grande peur de ne pas revenir vivant d'un déplacement en automobile aujourd'hui. L'écologie rassemblait un spectre assez large. Au départ, la gauche communiste n'appréciait pas cette mouvance anti-nucléaire. Elle pratiquait une sorte de machisme anti-nature et célébrait une version industrielle de la croissance économique. N'oublions pas que le socialisme c'était les soviets plus l'électricité, selon le mot de Lénine. C'était aussi l'époque de la discussion européenne sur la PAC. Siconolfi avait commencé la discussion avec *Le Nouvel Observateur* (le Club de Rome Halte à la croissance), et il avait annoncé son plan européen pour lutter contre les excédents. Les communistes y voyaient le retour du malthusianisme. C'était aussi le temps des premiers rapprochements avec l'économie. L'OCDE (le meilleur *think tank* sur ce rapprochement) inventait le principe pollueur-payeur, etc.

Puis Dumont est arrivé, on a fait de la politique et on a sans doute eu tort. Hulot n'en fait pas. Son positionnement ressemble au nôtre dans ces années-là, il pratique les pressions comme moyen d'action. Ce qui me fait parfois penser que rien n'a changé, ça n'a quasiment pas avancé. Nous avons en France une élite administrative assez cultivée, elle a trouvé cela intéressant, elle a mis en place une politique de l'environnement centralisée et, en France, ça ne marche pas mal. Mais, dès qu'il faut demander à tous nos concitoyens de s'y mettre, c'est plus compliqué. S'y ajoute une conjonction d'élitisme et d'avant-gardisme politique qui a tendance à considérer que l'économie est l'ennemi. Je crois plutôt le contraire. La société civile, la coopération entre associations et entreprises, c'est ce qui marche le mieux.

Ce qu'on peut dire c'est que l'écologie est une fille de l'aventure spatiale, c'est très important. L'aventure spatiale a toujours été un adjuvant extrêmement puissant de l'écologie. Les techniques sont nées de l'espace, et la photopile en arrive directement. La pile à combustible aussi, et comment pourrait-on observer le réchauffement de la planète, mesurer le niveau de la mer sans le satellite, et même encore réfléchir à recréer un effet de serre sur Mars, ou limiter son emballement sur Vénus ? L'écologie c'est planétaire. Ce n'est pas l'environnement ou l'hygiène, cela fait très longtemps qu'il y a les installations classées, depuis Napoléon, et les soucis du voisinage ont toujours existé. Non ce qui est nouveau, c'est la politique de la planète, et la planète, c'est nous.

Il me semble qu'il y a un passage de témoin dans les années 1960 entre ce que vous dites sur le passage de la terre à l'espace et tout ce que cela implique sur la mesure des océans, etc. Dans les années 1950, il y avait un organisme qui s'appelait l'Union internationale pour la conservation de la nature, qui existe toujours lui aussi, qui avait fait la même chose. Pas par le biais du satellite qui voit tout mais par le biais d'une documentation qui

couvre toute la planète. Il y avait une stratégie de la conservation vue du ciel ?

Il y a toujours des précurseurs. Par exemple Jean Dorst. Personnellement je ne connaissais pas toute l'histoire de la protection de la nature. De même, il m'a fallu un certain temps pour comprendre les stations d'épuration, etc., la « quincaillerie ». Maintenant je sais tout cela par cœur. Pour nous l'écologie c'était plus romantique, plus philosophique. Nous avons l'impression de construire un mouvement, de contribuer à quelque chose, de faire l'histoire. Nous avons toujours été passionnés, optimistes j'en suis moins sûr.

Depuis les Temps modernes, depuis Christophe Colomb, une partie de l'humanité croit aux lendemains qui chantent. Demain sera mieux. Tout à coup, l'écologie avertit que ce sera peut-être le contraire. Cela dit, je me méfie des tentatives obscurantistes... Je crois à l'héritage des Lumières.

Il y a des raisons franco-françaises...

Ce sont les Français, avec René Dumont, qui ont inventé l'écologie politique. Ce ne sont pas les Allemands. Il y a eu un long conflit entre votre serviteur et les Amis de la terre d'un côté, qui étaient plutôt anarchisants, qui ne voulaient pas de parti, et les gens d'esprit simple, carré, issus du bolchévisme disons culturel, qui en voulaient un à tout prix et qui étaient furieux, à chaque élection, de nous voir créer ce qu'on appelait des structures biodégradables (1977, 1978) pour les dissoudre après coup par crainte de la bureaucratie. Alors les esprits simples se plaignaient de devoir « *A chaque fois tout recommencer* ». Et donc ils ont créé le parti Vert. Mais les Allemands ne l'ont fait que dans les années 1980, quasiment une décennie après les Français. C'est René Dumont qui a sonné la naissance de l'écologie politique électorale, du combat politique de l'écologie, ce que les Américains n'avaient pas fait non plus. Les Allemands l'on fait ensuite à leur manière, méthodique, efficace. Non sans avoir hésité puisque les premiers écologistes étaient nés de comités de citoyens dans la Ruhr et de l'action de Rudi Dutschke (8) qui fut malheureusement assassiné. Ensuite, petit à petit, c'est l'extrême gauche qui a annexé l'écologie. Je suis partial en disant cela, mais ils ont asséché l'écologie.

Nous avons eu tellement de chance d'avoir en face de nous des gens à l'écoute comme Serge Antoine. Il venait discuter avec moi, des associations, etc. Il y avait aussi Jouvenel, des tas de courants différents... C'était la société civile en effervescence, je ne me souviens pas de politiques.

Je ne sais pas si vous aviez eu quelques informations sur le ministère de l'Environnement. Il y avait Serge Antoine à la Datar, il y avait Marie-France Garaud, qui était conseillère de Georges Pompidou...

Marie-France Garaud je ne crois pas. Je l'ai rencontrée au cours de quelques campagnes présidentielles. Elle aurait pu me le dire « vous savez, c'est moi qui... ». Mais non. En tous

les cas, la création du ministère de l'Environnement a évincé le ministère de l'Industrie et le ministère de l'Agriculture qui se sont vu dépouillés de directions et qui ne l'ont pas digéré. Le ministère de l'Environnement a ce problème ontologique, il n'a pas de personnel, pas d'école. En ce qui nous concerne, nous avons apprécié de travailler avec les ingénieurs des mines, notamment parce qu'ils n'étaient pas payés directement sur les travaux... c'est la connivence technique, on n'est pas forcément d'accord mais on se comprend. Il y a eu des personnalités assez remarquables qui ont souffert dans leur carrière, comme Vesseron. Dans l'ensemble, c'était les Mines d'abord, les Gref ensuite et les Ponts en dernier. Le Gref avait été cassé par Pisani. Avant il y avait les ingénieurs des Eaux et Forêts (châteaux d'eau, forêts, etc.). C'est dommage qu'ils aient disparu. Il fallait leur donner un rôle économique de production. On les a remplacés par des ingénieurs du génie rural des eaux et des forêts, et on leur a demandé de faire du chiffre. Ils ont détruit les paysages... Je n'ai connu Yves Bétolaud (9) et d'autres ingénieurs des eaux et forêts que plus tard. Je ne les ai pas connus comme faiseurs d'écologie. C'est quand même assez étanche. Il a fallu que j'attende d'Ornano pour qu'un responsable politique m'invite à déjeuner et discuter. Avant c'était les renseignements généraux qui s'intéressaient à nous.

Les ingénieurs des Mines, notamment ceux qui ont édifié le nucléaire, sont cyclothymiques. Dès qu'ils ont un encouragement politique ils se croient les meilleurs et peuvent devenir arrogants. C'est le côté « Guillaumat », l'intérêt de la France, le général De Gaulle, l'industrie pétrolière, et ça a été une forme de réussite. Mais dès qu'ils se sentent abandonnés c'est la déprime.

C'est frappant dans le nucléaire : on peut dire que les centrales nucléaires ont été une réussite. Et quand on le dit, les nucléocrates fanfaronnent et n'écoutent plus. Mais quand un gouvernement ou un Etat critique le nucléaire, il n'y a plus personne.

Personnellement j'en ai assez d'être pris en sandwich entre les pro et les anti. Je crois qu'il faut améliorer la technologie nucléaire, non l'abandonner. C'est un sujet de désaccord avec les Verts... Le nucléaire, ce n'est pas le moment d'y renoncer. Capacité, effet de serre, applications de toutes sortes il y a des choses intéressantes dans ces technologies. Tentons de les améliorer. Essayons de résoudre la question des déchets. Prenons les choses à bras le corps au lieu d'encenser ou de vouer aux gémonies.

Je crois au progrès. Je suis un fils du XVIII^e siècle. Pour moi, l'Amérique ce n'est pas Busch, c'est Jefferson. Est-ce

que vous savez que le Comte de Saint-Simon était à Yorktown avec Lafayette ? Il y avait plein de gens avec lui, c'est extraordinaire, à l'époque on y allait assez facilement.

Propos recueillis par Florian Charvolin et Dominique Blanc.

Notes

(1) Alain Hervé est journaliste dans les années 60. Il prend en 1968 la tête de la rédaction française de la revue de la FAO. A partir de 1970, avec l'aide de Philippe Viannay, il propose au *Nouvel Observateur* de créer un mensuel exposant les nouveaux thèmes écologistes et anti-productivistes : la pollution, la logique de croissance, la surconsommation... Echouant dans un premier temps, il se décide, en 1972, à entrer au *Nouvel Observateur*, pour y traiter de ces thèmes dans la rubrique « Société ». Il y dirige notamment le numéro spécial « La dernière chance de la terre », en avril 1972, tiré à 200 000 exemplaires. En 1973, le *Nouvel Observateur*, à la suite de ce succès, lance le mensuel *Le Sauvage*. Alain Hervé est à la tête de la rédaction.

(2) Christian Garnier, ingénieur ECP, fonde le comité interdisciplinaire de socio-écologie dans le milieu des années 60. Il est recruté pour contribuer à la rédaction du *Livre blanc sur l'environnement* en 1970, dirigé par Louis Armand. Il prépare également une contribution à la conférence de Stockholm sur l'environnement en 1972.

(3) Polytechnicien, ingénieur des mines et philosophe des sciences ; il a contribué à introduire la philosophie d'Ivan Illich en France.

(4) La loi n° 76-629 du 10 juillet 1976 sur la protection de la nature renouvelle les procédures de consultation de la population. Son article 2 concerne une réforme des études d'impact à fournir avant tout projet d'aménagement. Il élargit fortement le pouvoir des associations.

(5) Enarque, membre de la Datar dans les années 1960, il préside la mission interministérielle d'aménagement de la Côte aquitaine. Il est l'auteur d'un livre, *Socialisation de la nature*, en 1971, et d'une charte de la nature.

(6) Dirige l'émission de télévision « Chefs d'œuvre en péril ». Auteur avec Albert Laprade, d'*Architectures de France*, en 1981 (Berger Levrault).

(7) Ingénieur général des Ponts et Chaussées. Est chargé du dossier « eau » à la Datar dans les années 1960.

(8) Sociologue marxiste allemand et représentant le plus connu du mouvement étudiant ouest-allemand en 1968. Fait ensuite partie des membres fondateurs du parti « Les Verts » (*Die Grünen*) en Allemagne. Il est mort des suites d'un attentat au Danemark le 24 décembre 1979.

(9) Ingénieur forestier, principal rédacteur des textes sur les parcs nationaux en 1960 et 1961, il en suit de très près la création. Responsable de la protection de la nature de 1961 à 1971, au ministère de l'Agriculture, il s'occupe aussi activement des parcs naturels régionaux, des réserves naturelles et de l'accueil du public en milieu forestier. Membre de la Société nationale de protection de la nature, il la préside dans les années 1980.